



THE ART NEWSPAPER

TAN FRANCE SAS, GROUPE THE ART NEWSPAPER MENSUEL NUMÉRO 64 JUIN 2024

FRANCE : 7,9 € - DOM : 8,9 € - BEL/LUX : 8,9 € - CH 13,50 F\$ - CAN : 13,99 \$CA
PORT CONT/ESP/IT : 8,9 € - N. CAL/S : 11,50 CFP - POL/S : 12,50 CFP - MAR : 9,2 MAD



PAOLO ROVERI
Le Palais Galliera - musée
de la Mode de la Ville
de Paris revient sur cinq
décennies de carrière du
photographe italien.

GRAND ENTRETIEN
PAGES 16-17



HIROSHI SUGIMOTO
Inspiré par le théâtre nô,
le photographe japonais
déploie ses clairs-obscurs
sur les sculptures de l'Institut
Giacometti, à Paris.

EXPOSITION
PAGE 23



BRUNO DE BAYSER
Le premier expert
en dessins parisien,
qui a désormais passé
la main à ses fils,
évoque son parcours.

GRAND TÉMOIN
PAGES 28-29



ART BASEL : L'ASIE EN LIGNE DE MIRE

Alors que les Américains sont un peu moins présents à Bâle qu'il y a quelques années, les regards se portent vers l'Asie. En 2023, selon *The Art Basel & UBS Art Market Report*, la Chine a pris la seconde place devant le Royaume-Uni avec 19 % du marché mondial de l'art. Soit un bond de 9 % dans un environnement géopolitique et économique international pourtant compliqué. Et l'Asie est loin de se limiter à la Chine. Ainsi, six galeries asiatiques supplémentaires (venues de Chine, d'Indonésie, de Taïwan, de Corée du Sud...) rejoignent-elles Art Basel du 13 au 16 juin 2024, pour la première édition dirigée par Maïke Cruse, qui nous a accordé un entretien. C'est encore une goutte d'eau parmi les 285 enseignes participant cette année à la plus importante foire d'art moderne et contemporain au monde. Toutefois, entre la clientèle asiatique des grandes galeries internationales ayant un espace en Extrême-Orient, ces nouveaux venus et les synergies opérées avec la Foire Art Basel Hong Kong, laquelle a presque retrouvé son volume d'exposants en mars 2024, le nombre de visiteurs asiatiques à Bâle ne peut que croître. Iront-ils également en octobre à Art Basel Paris, le nouveau nom de Paris+ par Art Basel? Lire notre dossier pages 33-34

PAUL AUSTER, LA LITTÉRATURE ET L'ART

La collaboration entre Sophie Calle et le romancier américain, décédé à New York le 30 avril 2024, reste un exemple remarquable de l'intrication de l'art avec sa vie et son œuvre.

« Maria était une artiste, mais son travail n'avait rien à voir avec la création d'objets communément définis comme de l'art. » C'est ainsi que Paul Auster présente l'une des plus extraordinaires fusions de l'art et de la littérature de ces dernières décennies dans son roman *Léviathan* ([1992], 1993 pour la traduction chez Actes Sud, son éditeur français). Le personnage de Maria est inspiré par l'artiste française Sophie Calle. « Certains l'ont qualifiée de photographe, d'autres de conceptrice, d'autres encore d'écrivain, mais aucune de ces descriptions n'était exacte et, en fin de compte, je ne pense pas que l'on puisse la cataloguer de quelque manière que ce soit », observe Paul Auster. Il intègre ainsi l'œuvre « folle... idiosyncrasique » de cette dernière dans l'histoire de Ben Sachs, le héros du livre - l'un des

projets de Sophie Calle alias Maria constituant un point d'ancrage narratif essentiel pour *Léviathan*.

En 1983, Sophie Calle trouve un carnet d'adresses, en photocopie le contenu avant de le rendre, puis entreprend de contacter toutes les personnes figurant dans ce carnet afin de dresser le portrait de son propriétaire inconnu. Dans la version de Maria, l'une des personnes qu'elle contacte par ce biais est un vieil ami ; leur association déclenche une chaîne d'événements provoquant ce qui est annoncé dès la première ligne de l'ouvrage : « Il y a six jours, un homme s'est fait exploser au bord d'une route dans le nord du Wisconsin. » Mais ce n'est pas tout, Paul Auster invente aussi des idées « calléennes » au personnage de Maria. Sophie Calle, trop heureuse de mêler à nouveau la réalité

et la fiction, écrit : « J'ai décidé de transformer le roman de Paul Auster en jeu. » L'artiste suit ainsi, entre autres, « un régime chromatique qui consiste à se limiter à des aliments d'une seule couleur par jour », comme le fait Maria dans le roman. Elle demande également à l'écrivain de concevoir un tout nouveau projet, *Gotham Handbook*. Leur collaboration est compilée dans un magnifique livre d'artiste, *Double Game*, publié en anglais en 1999 par Violette Editions.

UNE VIE IMPRÉGNÉE D'ART

Paul Auster a étudié la littérature comparée à Columbia University à New York. En 1971, il s'installe à Paris. Le poète Jacques Dupin, directeur des éditions de la galerie Maeght, à Paris, lui fournit un flux constant de livres d'art à traduire.

Par son intermédiaire, l'écrivain rencontre les peintres abstraits Jean Paul Riopelle et Joan Mitchell, laquelle le présente à l'un de ses héros littéraires, Samuel Beckett. Lorsqu'il retourne à New York en juillet 1974, le romancier travaille dans une « entreprise de livres rares », où il rédige des notices de catalogue sur des livres d'artistes, des magazines et des éditions. Son attention à l'art et à son contexte a pu prendre la forme de longues descriptions de tableaux - dans *Moon Palace* ([1989], 1990), un passage évoque la peinture de Ralph Albert Blakelock, *Moonlight* (1885-1889), conservée au Brooklyn Museum : « Ce n'était pas un paysage, c'était un mémorial, un chant de mort pour un monde disparu. » L'un des Ferguson du roman *4321* ([2017], 2018) rencontre un Pierre Matisse

avunculaire, le fils d'Henri dans sa galerie new-yorkaise, au début des années 1960. L'art reflétait les mondes intérieurs des personnages ainsi que la ville de New York dans laquelle tant d'histoires de Paul Auster se déroulent. Dans *Fausse Balle* ([1982], 1992), celui-ci décrit une scène dans laquelle son protagoniste Max Klein décore son appartement de neuf copies d'une gravure de *La Tour de Babel* de Pieter Bruegel l'Ancien. « Ce tableau m'a toujours fait penser à New York et m'a aidé à me rappeler que notre sueur et notre agonie finissent toujours par être inutiles. C'était ma façon de garder les choses en perspective », a-t-il écrit.

BEN LUKKE

1 *Doubles-Jeux*, Arles, Actes Sud, 2019, 7 volumes sous coffret, 79 euros.

ESTELLE ET HERVÉ FRANCÈS CHOISISSENT... GOD OF LOVE D'AGATOAK RONNY KOWSPI

Tandis qu'ils célèbrent les 15 ans de leur Fondation, le couple de collectionneurs revient sur leur découverte de l'art kwoma. Coït pictural sous le ciel papou.

Lors d'un périple en 2018 dans le Haut Sepik, en Papouasie-Nouvelle-Guinée, les collectionneurs et mécènes Estelle et Hervé Francès succombent à la puissance hypnotique des œuvres réalisées par des artistes appartenant au groupe kwoma. À l'instar de son père et de son frère aîné, désirant transmettre les mythes de leur société, Agatoak Ronny Kowspi signe ce *God of Love* (Dieu de l'amour) d'un érotisme jubilatoire, désormais dans leur collection.

Dans une jungle foisonnante de motifs curvilignes et de pointillés scintillants, un homme torse nu et arborant d'imposantes parures dévore du regard le corps d'une femme lascivement allongée, les seins ronds comme des coupes et les cuisses écartées, un liquide rouge sang s'en écoulant. Des prunelles extatiques du voyeur (ou prédateur) semble surgir un serpent écarlate, à moins qu'il ne s'agisse d'une langue serpentine...

Dans quel contexte a été exécutée cette toile rugissante explicitement titrée *God of Love*? Son auteur est un artiste contemporain de Papouasie-Nouvelle-Guinée dont le nom, Agatoak Ronny Kowspi, est connu des habitués du musée du quai Branly - Jacques Chirac, à Paris. Sous la houlette de Magali Mélandri, alors chargée des collections Océanie, et de l'écrivain et philosophe Maxime Rovere, une superbe exposition intitulée « Rouge kwoma. Peintures mythiques de Nouvelle-Guinée » révélait en 2008 au public parisien les œuvres incandescentes et oniriques de Raymond Kowspi Marek et de ses deux fils : Robin Chiphowka Kowspi et Agatoak Ronny Kowspi.

« Je m'appelle Kowspi Marek, je suis Kwoma, et j'appartiens au clan wanyi ; nous autres, nous avons des clans liés à des animaux, à des héros. Ces animaux ont des histoires, nous les sculptons dans le bois, et les sculptures préservent ces histoires de l'oubli. Vous, vous avez des livres, des vidéos, des bibliothèques. Nous, nous gardons tout dans nos têtes et dans nos sculptures : ce sont nos bibliothèques à nous, comme nos ancêtres ont toujours fait », écrivait en préambule du catalogue¹ Raymond Kowspi Marek, soucieux de partager hors de ses frontières ses mythes et leur transcription en images.

«NOTRE REGARD»

Une dizaine d'années plus tard, Estelle et Hervé Francès, dont la Fondation qui porte leur nom s'emploie depuis une quinzaine d'années à soutenir la création vivante, ré-

lisait le voyage inverse et allait à la rencontre des artistes du Haut Sepik, dans le petit village d'Ambuti, au fin fond de la Papouasie-Nouvelle-Guinée. « C'est une expérience que nous n'oublierons jamais. Nous étions soudain confrontés à l'origine même de la civilisation, de la création, des rapports humains. Nous étions bousculés dans nos certitudes, nous avions oublié nos conditionnements de pensée d'Occidentaux. Une heure pouvait sembler une semaine. Tout paraissait harassant, ingrat, et, dans le même temps, enchanteur, merveilleux. C'était une façon de réinventer notre regard », se rappelle non sans émotion Hervé Francès.

«Vous, vous avez des livres, des vidéos, des bibliothèques. Nous, nous gardons tout dans nos têtes et dans nos sculptures.»

Le premier choc esthétique surgit devant le spectacle de ces « maisons des esprits » tapissées d'une multitude de peintures sur écorce. « Nous avons été saisis par le fait que c'était de l'art contemporain, de l'art vivant. Nous étions face à des artistes qui créaient au quotidien pour conserver leurs mythes et les transcrivaient en suivant l'évolution

des codes de leur société », s'enthousiasme Estelle Francès.

L'idée germe alors chez le couple de collectionneurs d'inviter en résidence les peintres que le musée du quai Branly avait conviés une dizaine d'années plus tôt. Une façon de poursuivre cette extraordinaire aventure humaine et artistique.

UN ART EN PERPÉTUELLE MÉTAMORPHOSE

Comme les peintres aborigènes d'Australie appartenant à la petite communauté de Papunya et ayant troqué à l'aube des années 1970 leurs pigments naturels contre l'usage de la toile et de la peinture acrylique, les artistes kwoma du Haut Sepik ne cessent d'expérimenter d'autres palettes et supports pour représenter autrement leurs mythes. « Comme nous travaillons sur la tradition, mon premier réflexe a été de prendre les couleurs que les anciens utilisaient : noir, blanc, jaune, rouge. Mais j'ai vu ensuite qu'il y avait d'autres tubes, alors je me suis mis à les utiliser, l'un après l'autre, pour que les images rendent bien, qu'elles aient l'air... d'un genre nouveau », confiait ainsi Agatoak Ronny Kowspi dans le catalogue *Rouge kwoma*.

C'est bien « d'un genre nouveau » qu'apparaît ce *God of Love* aux ardeurs priapiques, que n'auraient

guère reniées un Picasso au crépuscule de sa carrière. Un œil avisé discernera les motifs d'une vulve et d'une paire de seins dans le champ foisonnant du tableau, tandis que la tour Eiffel a, sous le pinceau d'Agatoak Ronny Kowspi, des allures de totem pour le moins phallique. Quant à ce face-à-face « ogresque » entre l'artiste et son modèle, il aurait surgi dans l'imaginaire du peintre papou lors de sa visite dans le saint des saints des musées occidentaux qu'est le Louvre, à Paris...

On aurait tort, cependant, de plaquer sur cette scène de prime abord « érotique » nos grilles de pensée occidentales hantées par Sigmund Freud, Jacques Lacan et des décennies de psychanalyse. À Jean-Hubert Martin qui s'exasiait devant ces peintures du Haut Sepik « d'une sexualité sophistiquée et hallucinante », le grand spécialiste de l'art océanique qu'était l'ethnologue suisse Christian Kaufmann rétorqua ainsi que « chez les Kwoma, un pénis peut se transformer en vagin, et des hommes planteurs d'igname devenir des mères ». « Le temps des numma [récits mythiques] n'a rien à voir avec le nôtre », résuma, quant à lui, Chiphowka Robin Kowspi, le fils aîné de Raymond Kowspi Marek.

Si multiples soient les lectures offertes par cette œuvre aussi troublante que polysémique, une certi-

tude s'impose pour Estelle et Hervé Francès. Agatoak Ronny Kowspi est un immense artiste, digne d'être accompagné, soutenu et révélé. À l'occasion de son 15^e anniversaire, la Fondation d'entreprise Francès présente dans une double exposition sur ses sites de Clichy et Senlis² les œuvres de ses trois artistes contemporains, Raymond Kowspi Marek, Robin Chiphowka Kowspi et Agatoak Ronny Kowspi.

BÉRÉNICE GEOFFROY-SCHNEITER

¹ Maxime Rovere et Magali Mélandri, *Rouge kwoma. Peintures mythiques de Nouvelle-Guinée*, Paris, RMN et musée du quai Branly, 2008.

² « De ma peinture surgit mon âme », 23 février-15 mars 2024, Fondation Francès, 21, rue Georges Boisseau, 92110 Clichy ; et 23 février-29 juin 2024, Fondation Francès, 27, rue Saint-Pierre, 60300 Senlis, fondationfrances.com

Agatoak Ronny Kowspi, *God of Love*, 2009, acrylique sur toile.

© Agatoak Ronny Kowspi

